LI CONTE DÓU LOUP BLANC DE BRUNO DURAND OU LES RESSORTS DE LA PROSE ÉDIFIANTE

Emmanuel Desiles

▶ **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. LI CONTE DÓU LOUP BLANC DE BRUNO DURAND OU LES RESSORTS DE LA PROSE ÉDIFIANTE. L'Astrado : revisto bilengo de prouvenço : revue bilingue de provence, 2012, pp.20-43. hal-01075614

HAL Id: hal-01075614
https://hal.science/hal-01075614

Submitted on 18 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LI CONTE DÓU LOUP BLANC DE BRUNO DURAND OU LES RESSORTS DE LA PROSE ÉDIFIANTE

PROLOGUE : UN CANULAR SYMPATHIQUE

Les *Contes du Loup blanc* sont une compilation. Edités en 1963, aux éditions du Groupamen d'Estùdi Prouvençau, sous la ronéo de Jean Roche, ces petits bouts de prose provençale n'en étaient pas à leur coup d'essai. Certains avaient paru dans les *Armana* (*Armana prouvençau*[1], *Armana de la Pignato*[2]...), d'autres isolément au moyen de minuscules livrets que le même Jean Roche avait fait tirer à 200 exemplaires une ou deux années avant la parution du recueil[3].

Sauf que cette fois-ci il y eut une différence. Et de taille ! Le lecteur apprend, en préface, que Bruno Durand n'avait rien inventé, mais qu'il avait subtilisé lesdits contes à son grand ami, Jan Picardan, curé de Vauvenargues de son état. La préface est de Picardan lui-même, écrite dans un beau provençal tout diphtongué de ce dialecte aixois qui doit tant au maritime - alors que Durand, dans le recueil, utilise un rhodanien de belle facture. Picardan est tout à fait clair : il a effectué un travail de collecte de contes « en barrulant de la Durènço à la mar » un peu à la manière des collectes ethnologiques, dont le XXème siècle fut si friand. Des détails sont même donnés quant au vol de Durand ; Picardan s'échauffe : « leis as rauba dins moun cartabèu, t'en souvènes, moustre !, un jour que lei cigalo cantavon, que fasié uno calourasso ensucanto, qu'avian manja d'aiòli e que penecàvi... » Durand, en laissant donc la parole, en préface, au compilateur premier de ces contes du Loup blanc, rendait justice et dévoilait la vérité sur l'origine de son texte.

Sauf que Jean Picardan n'existe pas. Ou plutôt si : il existe dans un dicton enfantin, célèbre à travers la Provence : « Jan Picardan counfèsso li mounino ». Mise à part cette assertion, Jan Picardan est au clergé provençal ce que Pamparigousto est à la géographie provençale - autrement dit un mythe. Mistral le cite dans son texte sur les *Jan* dans l'*Armana prouvençau* de 1875 ; Roumanille, trois ans plus tard[4], propose un joli quatrain :

Jan Picardan counfèsso li mounino,
Toumbo dóu cèu, se roump li quatre esquino.
Pin ! Pòu !
Lou quiéu au sòu !

Paul Arène, dans l'un de ses *Contes de Provence*, *Le Tambour de Roquevaire*[5], en fait même un personnage : le garde Picardan, et Charles Galtier n'a garde de l'oublier, dans l'*Armana di felibre* de 1964, à l'occasion de sa *Cansoun sus li Jan*.

Au fond, comme tout personnage bien ancré dans les dictons populaires, voire les incantations, on ne sait pas très bien qui est Jan Picardan. Un mystérieux personnage « confesse les guenons » – version burlesque d'une pratique chrétienne - et fait rire les enfants (Mistral nous rappelle, dans le *Tresor dóu Felibrige*, que ce dicton est enfantin[6]). S'il confesse, c'est qu'il est curé ; et s'il est curé, il peut bien être celui de Vauvenargues, village voisin de celui de Bruno Durand (car l'érudit aixois habitait à Saint-Marc Jaumegarde). Voilà la base sur laquelle le même Durand a dû asseoir sa mystification, laissant volontairement de côté l'éventuelle signification « viticole » du dicton (le picardan étant un cépage bien connu de Provence, et « empega uno mounino » signifiant

1 : Tel est le cas, par exemple, du conte *Lou riéu perdu*, paru dans l'*Armana prouvençau* de 1939, ou encore celui de *L'Agneloun*, paru dans l'*Armana prouvençau* de 1942.

2 : Tel est le cas, par exemple, du conte *Lou fabre de Manosco*, paru dans l'*Armana de la Pignato* (nos remerciements vont à Claude Mauron qui nous a fourni ce renseignement).

3 : Tel est le cas des quatre premiers contes du recueil des *Contes du Loup blanc* : *Lou Loup blanc*, *La fin dóu baroun Castihoun*, *La campaneto d'argènt* (tous trois parus en 1960 au G.E.P), ainsi que *Lou viage de Benezet* (paru au G.E.P en 1961).

4 : *Armana prouvençau* de 1878, p.25.

5 : Paul Arène, *Contes de Provence*, Lemerre, Paris, 1920, p.70-85.

6 : Entrée « picardan » du *Tresor dóu Felibrige*.

s'enivrer[7], le dicton pourrait bien être une confession - elle aussi burlesque – d'amateurs de fruits de la vigne que le curé-raisin Picardan absout...)

Toujours est-il que Durand a « monté » gentiment ce canular sans exagérer sur la mystification. Jan Picardan est connu « comme le Loup blanc » en Provence (l'on comprend aussi en ce sens le titre du recueil). Le lecteur local aura aperçu sans difficulté que ce Jan Picardan n'était autre que Durand lui-même. L'écrivain aixois nous avait d'ailleurs habitué à le débusquer derrière une quantité de pseudonymes ou de faux personnages de journalistes ou de rédacteurs divers : « Jaume de Bimont, Eutrope Colombo, Jan Malan, Bernard Malvallat, Jan de Milan, Ordinis, Trancrède, C. Thubert, etc. »[8]

Bruno Durand s'est fait prêtre, cette fois-ci. Le choix revêt une haute portée symbolique. Entrons en l'église.

UNE PEINTURE DES HOMMES

La base du travail narratif de Durand est la peinture de l'humaine condition et des heurs et malheurs de nos congénères. Comme l'exige la règle du conte édifiant, la faiblesse des hommes sert de point de départ autant à la réflexion qu'au récit. Dans ces *Contes du Loup blanc*, la petite humanité provençale qui est décrite n'est pas en reste.

Nicleto, héroïne du conte inaugural, *Lou Loup blanc*, est taxée de « faroto e micouqueto ». Ces défauts moraux l'entraîneront bien loin dans le vice, puisqu'elle ira même jusqu'à épouser un beau parleur, le prince de Meyrargues, figure diabolique, (ressemblant quelque peu au comte *Severan* de *Calendau*) malgré les mises en garde sages du loup blanc. La même Nicleto n'hésite pas à se gausser d'un pauvre moine, perdant tout respect dévolu aux hommes d'église...

Dans *Lou riéu perdu*, le mauvais riche est en scène. Un propriétaire terrien, pour qui tout prospère, refuse d'offrir à boire à un pauvre hère assoiffé (qui n'est autre que Sant Sèr).

Dans *La font de jouvènço*, deux frères se laissent aller au libertinage (*lou gourrinige*) de Marseille. Seul le frère benjamin y résistera.

Dans *Flourènço la bello*, la méchante fée, la Fado Milo-Co-de-Cat, poursuit le nourrisson de sa jalousie et de sa méchanceté.

Dans *La mounino espagnolo*, un Marseillais orgueilleux ne connait que son ego et refuse toute humilité face à une guenon qui vient de le battre aux échecs... Il en violente même le pauvre animal !

Dans *L'eiretage de Cesàri*, trois filles, cupides et hypocrites, en oublient l'un des commandements du *Décalogue* : « Tu honoreras tes parents... »

Arrêtons la liste. Non exhaustive, elle suffit à prouver que le tableau des faiblesses et des travers humains sert de toile de fond aux vicissitudes narratives qui vont suivre.

Sur cette constatation évidente, Durand tisse le sempiternel topos de la vulnérabilité humaine en proie aux tentatives et aux efforts du malin. Nicleto est-elle si coupable, « nouvelàri coume èro » ? On ne peut accuser que sa jeunesse... Le diable sait à qui il parle, ce diable « sèmpre à l'espèro dis amo à mand de trabuca »... C'est sous son influence que la servante de l'abbé Poumaredo trouve la cachette dans laquelle se trouve la clochette magique offerte par Saint Antoine : « lou Malin diablihoun ié dounè l'idèio innoucènto de leva la pousso de-longo amoulounado dins la cadiero. E, dins l'oumbrino, à si pèd, veguè lusi la campaneto d'argènt... »

A la base de cette « base » de vices et de défauts humains se trouve l'attachement exclusif au terrestre. Amour de l'argent pour les uns (le marchand d'Arles du conte *Lou sant ome*), amour de la vie seulement ici-bas pour les autres (le roi de la *Font de jouvènço*), amour de soi seulement sans reconnaître les dons de Dieu (le propriétaire terrien du *Riéu perdu*), l'enracinement trop profond à tout ce qui relève de notre monde terraqué engendre des vices dont le malin sait tirer profit. La beauté physique seule ne suscite-t-elle pas la mort ? La malédiction qui plane au-dessus de Florence

7 : Entrée « mounino » *Idem*.

8 : Georges Souville, « Bruno Durand, un homme de fidélité et d'espérance », in *La France Latine*, 2ème trimestre 1978, n°74 (nouvelle série), p.16.

et de tous ceux qui s'en approchent est claire : « saras courouso e poulido coume un soulèu e ta bèuta, quouro auras ti quinge an, sara tant pouderouso que degun pourra t'aluca sènso que n'en perde subran la vido o n'en vèngue fòu... »

La peinture de l'humanité devient alors très vite la peinture de pauvres hères condamnés à être leurrés par les apparences (très souvent mensongères) du monde exclusivement physique. Aussi, tout un jeu d'oxymores, d'antithèses, de paradoxes, est mis en place dans les *Contes du Loup blanc*. Jan dóu Nas Rouge est bien laid à la vérité, mais il est un saint homme... A l'inverse, le *sant ome*, héros éponyme d'un autre conte du recueil, à qui tout le monde donnerait le bon Dieu sans confession, est un escroc patenté. Nicleto ressemble à un ange... et Dieu sait qu'elle va pécher ! Le loup blanc est un loup, mais il est un animal bienfaiteur en fin de comptes... idée que le conte français avait déjà amplement exposée dans un classique du genre : *Saint François et le loup*.[9]

Le thème peut même prendre la forme d'un *mundus inversus* (topos connu dans la période baroque en particulier). Nicleto, s'ennuyant chez son père et dans sa contrée, taxe son endroit de « païs dóu diable » ; voulant le fuir, elle finira directement dans les griffes du diabolique prince de Meyrargues, et devra s'échapper de son château pour revenir dans le pays de son père, reconnu finalement comme lieu protecteur... C'est ainsi qu'en voulant fuir le diable, Nicleto se jette dans ses bras... L'enfer est pavé de bonnes intentions, si tenté que les bonnes intentions soient, dans le cas de Nicleto, l'envie de satisfaire ses lubies de jeune fille gâtée et coquette...

Dieu merci, la peinture des hommes, et de leurs défauts conséquents, est aussi celle du repentir et des larmes... L'homme, après avoir été l'objet de satan, réactive cette conscience inaliénable qui gît au fond de lui - la part de Dieu sans nul doute... Parfois ce discours de la conscience prend une forme verbale concrète. Les meubles familiers de la maison tiennent à Nicleto un sermon assez surprenant : « O Nicleto, de qu'as fa ? E mounte siés anado ? Avèn farandoula à l'entour de toun brès e, manto uno fes, nous sian chala de ti proumié tressourrire. Ta jouvènço èro nosto vido ; mai vè coume lou rouvi de la despartido nous a rousiga lou cor. Nosto amo, l'as empourtado quand nous as leissa. Erian toun oustau, aro sian un cementèri... »

Quand on a la chance de rencontrer un saint – et c'est le cas du propriétaire terrien du *Riéu perdu* – le regard pénétrant de la conscience universelle, qui vient de Dieu, ne fait aucun doute : « sis iue prefound (...) vous traucavon fin-qu'au darrié recantoun de l'amo »... Car c'est bien de l'âme qu'il s'agit, lorsqu'un repentir sincère vous trouble et vous émeut - cette âme qui ne revient qu'à Dieu. Le diable le sait bien ! Lorsqu'une mère gronde son enfant et l'envoie au diable, ce ne peut être que paroles en l'air ; si la malédiction s'avérait, la mère ne pourrait que pleurer... et que peut le diable face à des larmes sincères ? « Ato noun ! faguè Lucifèr, me l'an pas douna de-bon. Se l'agantave, sa maire lou plourarié tóuti li lagremo de sis iue » lit-on dans *La fin dóu baroun Castihoun*. Certes, toutes les larmes n'ont pas ce pouvoir si efficace de préservatif contre le diable ; le propriétaire du *Riéu perdu* en fait les frais : son avarice lui en a coûté mais « si lagremo caudo recoubrèron jamai li riéu frescoulet ».

Quoi qu'il en soit, la confiance placée finalement dans le bon fond de l'homme, dans son bon cœur, finit toujours par donner de la voix. Des femmes étaient venus le vice et le péché (Nicleto, la servante de l'abbé Poumaredo, la fado Milo-Co-de-Cat...) - on note au passage l'arrière-fond génésiaque qu'une telle assertion sous-entend -, des femmes vient aussi la fin heureuse de bien des contes du *Loup blanc*. Nicleto se repent, la fée dis-Isclo-d'Or annule la malédiction de la fée Milo-Co-de-Cat, l'Arlésienne malicieuse permet à Jaume di Pourcelet de récupérer son argent...

Bref, si nous avions vu que les apparences étaient parfois trompeuses, dans le mauvais sens, ce sens peut s'inverser et des personnages les plus inattendus peut venir la justice de Dieu. Il faut, dans cette optique, savoir se détacher d'une certaine logique terrestre pour admettre l'existence de la vertu, de la bonté, de la tolérance. C'est bien l'enseignement que reçoit le voisin de Benezet dans le conte intitulé *Lou viage de Benezet*. Après avoir cédé sa vache contre un cheval, puis un âne, puis une chèvre, puis une oie, puis un coq... finalement contre une boisson à la buvette de Célony, le bon Benezet ne peut qu'être réprimandé par sa femme... Son voisin mise même cent écus sur la réaction violente de l'épouse. Mais l'épouse compréhensive et aimante donne tort au voisin et Benezet

9 : Voir Nathalie Leone, *Contes des sages chrétiens*, Seuil, Paris, 2005, p.57-63.

empoche les cent écus ! Benezet, avatar du *ravi* de la crèche, gagne par sa sincérité et sa simplicité ! Le topos évangélique n'est pas loin... Le Christ non plus.

LE COMBAT DES FORCES

On l'aura compris, ce qui se passe sur le plan terrestre a son pendant sur le plan surnaturel. L'homme, aux prises avec ses mauvaises inclinations et les réactions salvatrices de la vertu, est le théâtre d'un enjeu qui se situe entre Dieu et diable, entre deux « blocs » en conflit permanent. Cette vision manichéenne, que les cathares avaient poussé à son paroxysme, se repère à peu près partout dans le conte traditionnel chrétien, mais également à travers d'autres contes où fées et sorcières se partagent l'univers et luttent de tous leurs pouvoirs. Parfois la figure de la sorcière intègre même cette ambiguïté, au sens premier du terme, comme l'affirme Michèle Simonsen : « Dans les contes merveilleux les plus anciens, la forêt épaisse, mystérieuse, est liée, non pas aux nymphes et autres esprits sylvestres, mais à la *sorcière*, personnage ambivalent à l'origine, dans la mesure où elle est à la fois pour le héros une menace et un donateur ».[10]

On se souvient encore de l'exégèse de Bruno Bettelheim, dans sa *Psychanalyse des contes de fées*[11], et de ses interprétations de la vision enfantine opérant un clivage fée/sorcière – clivage tout à fait nécessaire au développement de l'enfant et de son appréhension du monde extérieur.

Les *Contes du Loup blanc* de Durand n'échappent pas à la règle, d'autant que l'auteur aixois réutilise un patrimoine folklorique - qui lui-même se fait le rapporteur d'un tel clivage. D'un côté nous avons les bonnes fées de Provence, innombrables, qui viennent doter la jeune Florence de toutes les vertus, de l'autre les maléfiques sorcières et autres épouvantes du même terroir provençal. Il n'y a pas, d'ailleurs, à ce propos, que la méchante Fado Milo-Co-de-Cat ; le dernier conte, *La legèndo de Bregido*, évoque la Garamaudo ou encore la Chaucho-Vièio (comme le chant VI de *Mirèio* avait pris soin de le faire). Apparaissent en « supplément » des êtres fabuleux moins connus du patrimoine local, ainsi les fées Bellorita (fée de la flore) et Mariposa (fée de la faune) – toutes deux rejoignant très vite le camp des « bonnes » fées et permettant un dénouement heureux du conte de la *Font de jouvènço*.

Ce versant folklorique et païen a lui aussi un autre versant – versant chrétien bien entendu. Au fond, les figures fées/sorcières ne sont que des variantes d'une césure entre des femmes bienfaisantes aux prises avec des rivales malfaisantes. A ce sujet, et pour en prouver l'aspect ancestral, Philippe Walter affirme, dans son ouvrage sur la *Mythologie chrétienne*, que « les Trois Maries », auxquelles la culture provençale est si attachée, « ne seraient que la métamorphose chrétienne d'une triade de fées ».[12]

Il n'en reste pas moins que la bipartition forces maléfiques/forces adjuvantes, au sein d'un schéma structuraliste assez simple, se laisse observer çà et là dans les *Contes du Loup blanc*.

Du côté des forces maléfiques, le diable, *Mèste Moucho*, comme Durand aime à le nommer – et pas seulement dans le cadre de contes merveilleux[13] -, jouit d'une véritable mise en scène dans l'univers provençal (l'ouvrage de Jean-Luc Domenge, *Contes du diable et de l'ogre en Provence*, en fournit des exemples abondants[14]).

Commençons par sa demeure. La pauvre Nicleto, désormais esclave de ce démon, est recluse dans le « castèu dóu diable » comme l'appellent les gens de Meyrargues. Le décor est planté : « uno croto imo e sourno que sentié l'estu ». Pour Moussu Chapòli, le décor diabolique est

10 : Michèle Simonsen, *Le conte populaire français*, P.U.F., collection « Que sais-je ? », Paris, 1981, p.41.

11 : Parue chez Robert Laffont à Paris en 1976.

12 : Philippe Walter, *Mythologie chrétienne*, Imago, Paris, 2003, p.174.

13 : Dans un poème, *Dos bano dóu meme diable*, Durand évoque Hitler et Staline, et écrit à la strophe 5 :
Tóuti dous sournacho
Capounas, finocho
Pèr rauba si frucho
Meme à Mèste Moucho...
Poème cité par René Jouveau dans *Un grand humaniste provençal, Bruno Durand (1890-1975)*, *Conférence prononcée à la Mairie de Saint-Marc-Jaumegarde le 27 novembre 1976*, Imprimerie Mistral, Cavaillon, 1977, p.14.

14 : Jean-Luc Domenge, *Contes du diable et de l'ogre en Provence*, Tac-Motifs, Grasse, 2005.

celui des nouveaux bateaux à vapeur (qui dit vapeur dit fumée, et qui dit fumée dit enfer) : « aquelo orro de vapour, escupido de l'infèr »...

Le diable, à son tour, est un véritable personnage, suivis de ses épigones (tel le Baroun Castihoun) ou non. Les indications précises ne manquent pas : « pèr lou péu rous de Béuzebut ! » lance la malicieuse Arlésienne. Il erre dans les collines (comme dans le conte sur la *Fin dóu Baroun Castihoun* ou encore le *Fabre de Manosco*), discute allègrement avec la Mort, se laisse même prendre au piège d'un humain... Là encore, nous dit Philippe Walter, toute une mythologie précédente est à considérer quant au personnage : « De toute évidence, le diable est un personnage de couverture. Il surimprime sa figure sur un personnage traditionnel dont on peut d'emblée poser le statut mythique ».[15] Il est vrai, dans le conte provençal ou le conte français, que les mises en scènes du maître des enfers - effrayantes ou cocasses - abondent...

Mais qui dit mises en scènes ne dit pas forcément accession au statut de héros, et encore moins au statut de héros vainqueur. Dans la bipartion diable/Dieu, Mèste Moucho lutte contre de sérieuses forces - forces divines bien entendu – qui le mettent en échec. Retenons cet exemple : dans le *Loup blanc*, premier des contes du recueil (la bataille est déjà perdue dès le début), la touffe de romarin se change en une vaillante armée constituée de soldats de Dieu, réduisant à néant le prince de Meyrargues.

Mais Dieu possède bien d'autres serviteurs et adjuvants. Le loup blanc en personne (qui n'est autre que le prince Jaume d'Ouliéulo) lutte contre le mal et, à titre préventif mais en vain, tente de tourner Nicleto vers la vertu et – symbole intéressant – l'idée de la résurrection qu'apporte Pâques.

Le merveilleux a également sa part dans la victoire du bien sur le mal. Un loup qui parle, une guenon qui sait jouer aux échecs et qui gagne (dans *La mounino espagnolo*), donnent des leçons de vie aux humains bien souvent vicieux ou trop vulnérables. Le fait n'est pas neuf : le surnaturel (et son intervention) sert de preuve autant au bien-fondé de l'existence de Dieu que d'aide envers les humains en proie au diable. (Il y aurait, ici, un pont à pratiquer entre conte et hagiographie.) Merveilleux, songe, tout ce qui peut révéler la vérité et la faire triompher, finalement, est bienvenu. N'est-ce pas la conclusion à tirer du *Sounge de moussu Chapòli* ? Contre le progrès scientifique et industriel, le Toulonnais, aigri mais érudit, ne reviendra sur sa vision de l'Histoire qu'en vertu d'un songe dans lequel, transporté dans les temps anciens, il fera l'expérience - par contraste - du bien-vivre que l'on ressent à notre époque... Là non plus, l'idée n'est pas neuve : le songe est un révélateur, au sens presque photographique du terme, et opère une vision juste du monde.

Fort de tous ses adjuvants, l'humain, même engagé dans une guerre entre bien et mal qui parfois le dépasse, fait l'expérience de sa responsabilité collective. Notre péché n'engage pas que nous ; il implique nos semblables jusqu'à un point de non-retour selon les circonstances. C'est hélas le constat bien amer que fait Nicleto, repentante, mais découvrant que ses exactions ont entraîné la mort de son père : « Jan dóu Nas Rouge, de la soulitudo e de la vergougno, avié pas pouscu teni lou cop : èro mort, fasié tres semano, dóu charpin e de la desesperanço... Nicleto beissavo lou front e dous riéu de lagremo caudo ié gisclavon di parpello à faire crussi lou cor. » En bref, les humains partagent tout, heurs et malheurs, et les dons de Dieu comme les tentations du diable doivent faire l'objet d'un « traitement » collectif. Point de place à l'égoïsme ou l'égocentrisme, l'action d'un homme a des incidences sur ses semblables, ses prochains. Là encore se trouve la conclusion profonde du conte *Lou riéu perdu* : la morale (en vers) qui clôture le texte est sans ambiguïté :

Tout ço que tènes dóu bon Diéu
T'es pas douna pèr toun bèn-èstre.

Conséquemment, une foi - mais foi collective aussi - est à l'œuvre dans les *Contes du loup blanc*, et sauve bon nombre de personnages. Jaume di Pourcelet, avec son armée, ne tient pas face à l'assaut des soldats maghrébins ; il s'en remet à Saint Jacques et se voit sauvé. Bregido, malgré la perte de son fils, voit la Vierge dans la nuit de Noël, garde la foi et Marie lui affirme sans ambages : « iéu peréu siéu maire e coumprene toun desaire... Mai ta fe ta sauvado... N'en fau pas mai pèr culi li plus bèlli frucho de l'aubre paradisen... E aro, femo, tourno en pas à toun oustau e óublides jamai que ço que lou diable t'avié rauba, es Diéu que te l'a rendu... »

15 : Philippe Walter, *Mythologie chrétienne*, *op. cit.*, p.121.

Un regain de foi est signifié dans l'ensemble des *Contes du Loup blanc*, avec l'exclusivité qui y est attachée. Le contes des *Tres rèi* est tout à fait clair à cet égard : on ne peut rejoindre l'Enfant-Jésus qu'au prix d'un renoncement et à soi et à ses anciennes amours. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » dit le Christ.[16] Successivement, chez Durand, Gaspard renonce à la vie politique, Baltazar à l'érudition et Melchior aux plaisirs du monde...

La récompense de cette foi (avec, comme outil, le renoncement) aboutit à la défaite du malin (pourtant si bien mis en scène). Mèste Moucho finit roué de coups dans un sac de toile dans le *Fabre de Manosco*, l'escroc du conte *Lou sant ome*, dupeur patenté, devient dupé, à la manière d'un Pathelin provençal...

LE TRIOMPHE DE DIEU

Le diable va donc perdre. Bruno Durand l'affirme en tant que chrétien comme en tant que lecteur de l'*Apocalypse*. Le même texte de l'*Apocalypse* est d'ailleurs cité par deux fois dans les *Contes du Loup blanc*.

Il faut dire que la Bible est le socle de tout le recueil. Elle en est l'intertexte principal, pour ne pas dire fondamental, autant que son ciment – plus encore que Mistral, cité par plusieurs fois. Parfois développées, parfois évoquées simplement de façon allusive, les références à la Parole jalonnent l'ouvrage.

Pour ce qui est de l'Ancien Testament, Bruno Durand rappelle les lamentations dans la cendre (ce geste hébraïque est réopéré par Nicleto dans le *Loup blanc* et par le roi dans la *Font de jouvènço*), la présence du serpent (dans le château du diable, à Meyrargues), Caïn (dans la *Fin dóu baroun Castihoun*), le roi Salomon, par deux fois, l'Eden génésiaque (souvent qualifié de *Palestino*)... Cette base étant assurée, Durand fait fleurir ses fleurs évangéliques. Hormis les analogies explicites aux rois mages (qui font l'objet d'un conte à eux seuls), à l'expression *ecce-homo*, ou l'intervention de la Vierge Marie (en particulier dans le dernier texte, *La Legèndo de Bregido*), plus généralement nous pourrions parler de reprise de « thèmes » évangéliques.

Nul doute que Nicleto soit un avatar, féminin, du fils prodigue. De la même façon, l'épisode du fils riche, refusant finalement de suivre le Christ, prend sous la plume de Bruno Durand les couleurs d'un *sant ome*, trahissant la confiance que Jaume di Pourcelet lui avait accordée, ou celles du propriétaire du *Riéu perdu*. Ne lit-on pas dans le conte du *Sant ome*, justement, l'adage suivant : « amista de riche, escalié de vèire » ?

Mais le plus important à nos yeux est la reprise du cœur de l'Evangile que Durand a effectuée. Le message intemporel et triomphant de l'Amour se retrouve dans ce monument de prose édifiante. Dès le premier conte, celui du *Loup blanc*, le discours de Jaume d'Ouliéulo, prisonnier dans un corps de loup (variante du thème du *loup-garou*, on ne peut plus connu), est tout à fait éclairant : « Soulet un amour founs es mai fort que Cifèr... » *Dieu est amour* aurait pu entonner Durand à ce point de superposition entre son texte littéraire et les fondamentaux de la Bonne Nouvelle. Car c'est bien là, au fond, la nature même du triomphe de Dieu et du but didactique visé par Durand. Montrer que l'amour chrétien est la clé, la voie du Salut - peu importe les épreuves. Il faut noter, à ce sujet, que les deux contes *Lou Loup blanc* et *Flourènço la bello*, qui se suivent sur un plan narratif, concourent au même sens, à la même *senefiance* comme l'on dirait en termes de littérature médiévale. Nicleto et Jaume d'Ouliéulo ont échappé aux griffes du prince de Meyrargues grâce à l'amour ; l'amour libérera à son tour Florence, leur fille, de sa prison dorée et de la malédiction de la fado Milo-co-de-Cat : si le troubadour Riquet n'était point tombé amoureux d'elle, il y a fort à parier que la jeune fille serait encore au milieu ses pâturages loin des siens... C'est encore par amour paternel que Cesàri – tout en leur jouant un bon tour sans conséquences matérielles – lèguera finalement son héritage à ses trois filles indignes, « tant generalamen moble coume imoble ». Rendre le bien pour le mal... voilà encore la justice de Dieu à l'œuvre.

De toute façon, Dieu est juste, « Dieu récompense et punit ». C'est l'une des catégories du

16 : Evangile de Matthieu, X, 37.

catalogue ethnologique d'Antti Aarne et Stith Thompson, *The Types of the Folktale*[17]. La classification des deux chercheurs-anthropologues comprend au sein des « Ordinary Folktales » une série spéciale pour les « Religious Tales » et, au sein de celle-ci, la catégorie « God repays and punishes ». C'est assez dire que Bruno Durand joue ici avec l'un des universaux du conte mondial, en même temps qu'il reprend un topos judéo-chrétien incontournable.

Dieu punit : les deux mauvais frères de la *Font de jouvènço*, non contents de ne pas avoir respecté les commandements de leur père, ont persécuté leur frère benjamin. Ils seront tués par les fées Bellorita et Mariposa... Si le conte avait quelque rapport avec l'épisode génésiaque de Joseph et ses frères, admettons ici que la clémence de Joseph n'aura pas lieu...

En revanche, rien à redire quant aux merveilles des récompenses promises aux généreux. La touffe de romarin et la médaille de Marie-Madeleine ont été données à Jan dóu nas Rouge en récompense de sa générosité ; les objets serviront à sa fille, Nicleto, et lui seront salutaires. Le forgeron de Manosque a droit à trois vœux magiques de la part d'un pauvre hère à qui il a rendu service « pèr carita ». Le benjamin de la *Font de jouvènço* reçoit l'aide des deux fées car il n'avait pas hésité à leur donner les dernières gouttes de l'eau miraculeuse, sans même penser à lui et à tout ce que cette eau aurait pu lui faire obtenir...

Ainsi, petit à petit, se construit cette chapelle littéraire que sont les *Contes du Loup blanc*, topos édifiant après topos édifiant, comme des incontournables du genre.

Quelle est la morale de la morale ? - Il existe un ordre du monde, et cet ordre est un ordre de Dieu. Quelle pagaille sur la terre lorsque la mort ne fait plus son travail, juchée par force dans le figuier du forgeron de Manosque ! L'auteur écrit, non sans ironie : « Lou plus bèu de l'istòri es que, d'aquéu moumen, degun poudié plus mouri sus terro. Forço malaut, ablasiga pèr la doulour e qu'esperavon sa deliéuranço, i'èro dins l'impoussible de faire li darrié badai. Tóuti li fiéu, li nebout e li cousin que guinchavon d'eiretage, tóutis aquéli qu'avien croumpa de tenemen à founs perdu, se derrabavon li péu de la tèsto. Sus li prat bataié, èro quaucarèn d'estrange mau-despié dis estoucado, di destralado, dis escaufèstre li mai terrible, li sóudard trecoulavon jamai. Li bourrèu, despoutenta, èron à noun plus. E li mège meme ié perdien touto sa latinaio. » Finalement, le forgeron fait un pacte avec la mort et la laisse partir... car il faut bien que les gens meurent ! Et puis, pour un chrétien, qu'est-ce que la terre et la vie qui s'y déroule ? « Ce n'est qu'un pied à terre » dit Durand dans un autre texte :

Mais qu'importe le jeu des soirs et des matins ?
Et pour l'âme enchaînée à d'éternels destins
Qu'est le monde après tout ? Ce n'est qu'un pied-à-terre ![18]

Aussi, respecter Dieu, c'est aussi respecter ses ordonnances et l'ordre général qu'il a donné à l'univers. La plupart des témoignages sur Bruno Durand convergent sur ce point : l'écrivain aixois était un chrétien serein, confiant dans les arrêts de Dieu et dans l'ordre du monde. Georges Souville parle d'une « foi sereine ».

C'est bien sur cette organisation et cet ordre que jouent les trois ruffians qui leurrent le pauvre Benezet en lui faisant croire que son agneau est en réalité un chien... Ce jeu sur les éléments mêmes de la réalité - ici en l'occurrence qu'un agneau est un agneau et un chien un chien - ne rappelle qu'avec plus de vigueur un ordre immuable voulu par l'Eternel. Malheur, d'ailleurs, à celui qui s'en joue ! Isaïe est tout à fait clair sur ce point : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui font des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres, qui font de l'amer le doux et du doux l'amer. »[19]

S'il y a un ordre divin du monde, il y a donc aussi une divine Providence. Par elle, le triomphe de Dieu retentit. Le conte *La Fourtuno de Bernat* est très pédagogique sur ce point. Deux frères ont hérité de leur père, l'un est paresseux mais comblé, Glaude, et l'autre travailleur mais point récompensé, Bernat ; ce dernier serait sur le point de perdre patience et de douter de la justice

17 : Antti Aarne et Stith Thompson, *The types of the folktale*, Suomalainen Tiedeakatemica, Academia Scientarum fennica, 2ème édition, Helsinki, 1964.

18 : Dernier tercet du poème *Ultima verba*. Poème cité par René Jouveau, *Un grand humaniste… op. cit.*, p.44.

19 : Isaïe 5, 20

de Dieu, s'il ne rencontrait pas finalement sa « fortune » : une jeune femme lui donne un sage conseil qui le rendra riche à jamais. La conclusion est édifiante :

Un bon counsèu dins lis afaire
Di diéu es lou maje bèn-fa.

La référence païenne *aux* dieux n'aura trompé personne... Il ne faut point douter de la Fortune qui finira toujours par arriver - à condition que l'on ait la foi... L'espérance n'est-elle pas l'une des trois vertus théologales ?

Aussi, en ce qui concerne la philosophie de l'Histoire, le « sens » de l'Histoire pour reprendre l'expression hégélienne, même si Durand a montré ses méfiances envers les changements des temps - notamment en matière cléricale[20] -, le conte du *Sounge de moussu Chapòli* investit toute sa confiance dans un dénouement heureux pour l'humanité – et ce sous l'effet de la volonté de Dieu.

Quelle est donc la position, l'attitude de l'homme dans l'attente de – ou la participation à – cet heureux dénouement ? Retournons au début des *Contes du Loup blanc* et à sa préface : l'apocryphe péri-texte et le prétendu Picardan le disent à Durand lui-même : « fa tant bouen si souleia souto uno figuiero »... Même attitude est préconisée par le vertueux forgeron de Manosque qui ne désire rien d'autre que de rester tranquille sous son figuier... Glaude, enfin, ce frère heureux de la *Fourtuno de Bernat* est comblé de Dieu, « Glaude, lou jouine, èro un galo-bon-tèms, un pantaiaire de-longo asseta souto li pibo e lis óulivié pèr escouta lou bresihage dis auceloun. Em'acò, tout lou sanclame dóu jour, jougavo dóu flahutet coume un pastre de Vergèli. »

Ce n'est pas la première fois que l'image même de la sagesse contemplative en passe par la description d'un homme assis sous un arbre. Le bouddhisme se souvient de Siddhartha assis sous l'arbre de la Bodhi, et le judéo-christianisme n'oublie pas le bonheur que l'on peut recouvrer, sous un arbre - bonheur et proximité perdus justement à cause d'une faute commise sur l'un des arbres édéniques...

Ces retrouvailles entre l'homme et Dieu, entre la sérénité (*quies* chez les latins, *hesychia* chez les Grecs) et l'esprit, font justement l'objet de contes associant le bonheur, l'intemporalité, le chant des oiseaux et le contemplatif assis sous l'arbre. A scruter les recueils de contes chrétiens, fussent-ils médiévaux ou plus actuels, on trouvera aisément les versions d'un même récit, celui du *Moine et l'oiseau*, réécrit par Nathalie Leone[21] ou Michel Zink[22] : un moine, sous un arbre, oublie le temps et passe un siècle à écouter le chant d'un oiseau... Vision paradisiaque, du jardin retrouvé... Alors pourquoi faire autre chose que de rester sous l'arbre ? Pourquoi même écrire ?

EPILOGUE : UN CANULAR SUBTIL

Eh oui ! Pourquoi écrire, alors qu'il fait si bon s'asseoir sous un arbre ? Si telle était la conclusion qu'il fallait tirer des *Contes du Loup blanc*, reconnaissons qu'elle était déjà toute formulée par le fameux Jan Picardan dès la préface de l'ouvrage : « Se viviés, coumo iéu, lun dei vilo, dins la pas de Diéu e lou prefum dei ferigoulo, degaiariés pas tei bèllei journado à mascara lou papié, que couesto leis uei de la tèsto (…) Escriéure! escriéure! Tóutei, tant que soun, au siècle mounte sian, dempièi lou Marqués de Carrabas fin-qu'ei niero de moun chin, barbèlon de teni la plumo, relucon dóu coustat deis acadèmi, guinchon de decouracien e lipon tant de pèd, à l'entour, que la lengo li vèn ruscouso ! »

Le pseudo-curé est donc le détenteur de la morale profonde du recueil – et ce depuis le début

---

20 : « N'écrivait-il pas à un ami commun en 1969, « Les deux souvenirs les plus précieux de ma vie sont d'avoir communié de la main de Pie X dans la chapelle du Vatican et d'avoir été reçu à la table hospitalière de Mistral dans sa maison de Maillane ». Bien que situés dans deux registres différents, sa fidélité à Mistral et à son œuvre, son extrême bonheur de l'avoir connu personnellement, sont à rapprocher de sa foi religieuse, foi sereine, sans affectation, mais profonde, affermie par de dures épreuves personnelles et familiales : une surdité précoce, la perte de ses deux premières épouses et celle d'un fils. Cette foi solide était celle de l'Eglise traditionnelle ; il n'appréciait guère un certain **aggiornamento** et il n'hésita pas à en témoigner publiquement dans une lettre à la revue **Itinéraires** (n°177, novembre 1973, p.238-241). » Georges Souville, « « Bruno Durand... », *art. cit.*, p.13.

21 : Nathalie Leone, *Contes... op. cit.*, p.234-236.

22 : Michel Zink, *Le jongleur de Notre Dame, contes chrétiens du Moyen Age*, Seuil, Paris, 1999, p.69-71.

du livre.

Le canular se trouve alors être bien plus subtil que prévu. Au-delà d'une mystification plaisante, le subterfuge employé sert l'auteur à mettre à distance, à « enfanter » en quelque sorte, un double de lui-même, plus sage, plus proche de Dieu et de la morale édifiante chantée partout dans le recueil.

Jan Picardan ? *C'est moi aussi*, aurait probablement pu nous dire Bruno Durand, mais un moi différent, plus mystique, plus contemplatif, plus méditatif que l'écrivain aixois, que le directeur de la Méjanes, l'érudit de la « Fromagère » (la chambre dans laquelle il passait ses journées de lecture). En termes de psychologie, Jan Picardan permet à Durand d'accoucher de son prêtre *interne*, si nous pouvons formuler ainsi la chose. En écrivant des contes résolument chrétiens, Durand découvre en lui toute la part de prêtre - avec la fonction pastorale ainsi que mystique que la tâche implique - qui existe en lui. Cette découverte dut se faire progressivement puisque l'édification de ce canular – qui en est de moins en moins un, à la lumière de cette perspective psychologique – ne fut effectif que lors de la mise « en recueil » des contes publiés çà et là dans la presse provençale.

Croirons-nous au déterminisme d'un prénom ? René Jouveau, dans son hommage à Bruno Durand, se plaît à rappeler que le père de notre écrivain avait donné à ses fils des prénoms de grands fondateurs d'ordres monastiques : Bruno, Dominique, Cyrille et Ignace.[23] Voilà donc, par l'intermédiaire de Jan Picardan et de ses contes, un Durand exploitant une part secrète et intime de sa personnalité religieuse...

On ne bâtit pas un canular innocemment, sans motivations ni raisons profondes... C'est vers ce sentiment pieux, à la « Jan Picardan », que Bruno Durand se tournera définitivement.

A la fin de sa vie, l'écrivain de Saint-Marc Jaumegarde écrit, dans un poème intitulé *Pèr óublida* :

Dins la clarour de l'Evangèli
E liuen d'un mounde apoustemi
Ah ! Leissas-me viéure em'aquéli
Que de Jèsus soun lis ami ![24]

Jan Picardan et Bruno Durand – à la rime ! – ne faisaient enfin plus qu'un...

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille Université

23 : René Jouveau, *Un grand humaniste... op. cit.*, p.8.
24 : Cité par René Jouveau, *Idem*, p.17.